



STRASBOURG Rencontre à la librairie Kléber

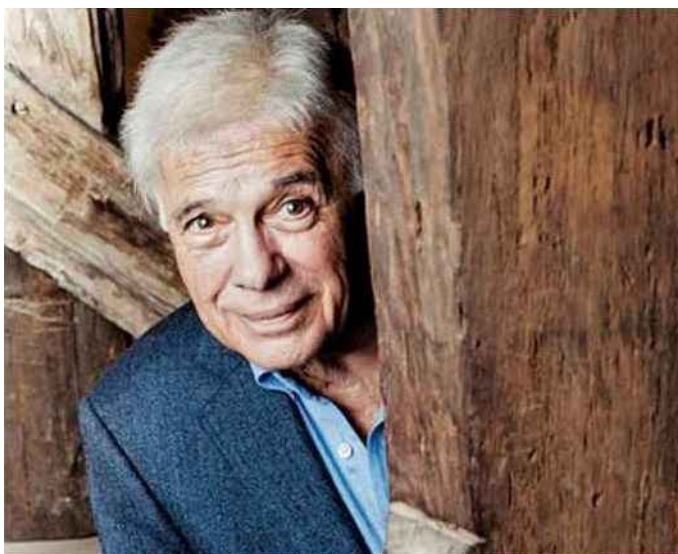
Guy Bedos, la mélancolie énercée

Au soir de sa vie, il livre son « journal mélancolique » à la plume trempée dans l'encre de sa passion : l'actu. Un bilan où se bousculent coups de cœur et coups de gueule.

Je me souviendrai de tout, annonce-t-il en titre du présent ouvrage. De tout ? Au regard d'une carrière qui dépasse le demi-siècle, où la scène et le cinéma se confondent, où les rencontres artistiques ont apporté leur lot de joies intenses mais aussi parfois de déceptions, une telle affirmation demanderait un peu plus que les 230 pages qu'il nous livre ici. Mais il est vrai qu'il n'en est pas à ses premières confidences et entend ne pas rater de livre en livre...

Entre carnet intime et revue de presse, on y retrouve le Guy Bedos au caractère électrique et au verbe cinglant, prompt à s'indigner quand le monde offre le spectacle de l'injustice, de la bêtise et de l'intolérance. La religion, où plutôt les religions, s'y invitent souvent. Exemple : évoquant un attentat suicide au Yémen, où chiites et sunnites s'entre-tuent à qui mieux mieux, il ponctue le bilan de ce massacre (142 morts dont beaucoup de femmes et d'enfants) d'un dérisoire : « Dieu est amour ».

Car l'homme, désormais jeune octogénaire, jette un regard pessimiste sur l'état d'un monde auquel il s'est toujours intéressé de près – ce matériau incandescent de l'actualité qui a tant nourri ses one-man-shows et ont fait de lui le prototype de



Guy Bedos. (PHOTO HÉLÈNE PAMBRUN)

l'artiste engagé. « L'avantage du pessimisme, c'est qu'on ne peut avoir que de bonnes surprises », écrit-il, dans une ironie amère. De même que lorsqu'on l'apostrophe dans la rue, en lui demandant comment il va, la réponse est teintée de la même lassitude : « Aussi bien qu'un homme sensible peut aller ». Cette sensibilité à fleur de peau, à fleur de mots, ne l'a pour autant jamais empêché d'aimer la vie. Une vie passée à « voir, entendre, lire, écrire, jouer, m'insurger pour ou contre tout ce qui me ravit ou me scandalise dans le monde tel qu'il est ». Homme de gauche, Hollande le

déçoit, Sarkozy l'énerve et Marine Le Pen l'inquiète. Pas de quoi espérer un avenir radieux. C'est peut-être davantage auprès des siens que Guy Bedos trouve aujourd'hui des raisons d'espérer. Il dit dans ces pages tout l'amour doublé de fierté qu'il éprouve pour son fils Nicolas et sa fille Victoria, deux enfants qui sont parvenus à faire leur propre prénom dans le monde du spectacle et du cinéma – sans avoir cherché à les pistonner, précise-t-il.

Parvenu à un âge où la route à parcourir est désormais autrement plus courte que celle déjà effectuée, l'artiste convoque



aussi en toute nostalgie les amis perdus. Les Pierre Desproges, Jean Yanne ou encore Coluche qui lui devait son tout premier rôle au cinéma, dans *Le Pistonné*, et le surnommait affectueusement Papa avant d'aller se tuer à moto. On y croise aussi Brassens, Brel, Barbara, Brialy ou encore Jacques Prévert qui conseilla au jeune Guy Bedos, en mal de repères théâtraux, d'écrire ses propres textes, lui ouvrant ainsi la voie dans laquelle il n'allait pas tarder à briller.

La Corse, son « Algérie de rechange », apparaît aussi dans ses pages les plus intimes. Il y sera enterré. Le plus tard possible espère-t-on, tant nous manqueront alors son impertinence, son humour au vitriol, mais aussi son amour des autres. Cet élan généreux où s'entremêlent pudeur et verdeur, délicatesse et tendresse énercée. ■

SERGE HARTMANN

► Rencontre avec Guy Bedos, lundi 23 novembre, à 17 h à la librairie Kléber.



STRASBOURG Rencontre avec Eirikur Örn Norddahl

La pieuvre du mal

Poète, traducteur, romancier islandais, Eirikur Örn Norddahl est un polygraphe talentueux. Publié aux éditions Métailié, *Illska*, sidère par sa construction vertigineuse et l'immixtion idéologique dans l'intimité.

IMPOSSIBLE de résumer le roman-fleuve de l'Islandais Eirikur Örn Norddahl. *Illska, le mal*, courageusement traduit par Éric Bouty, se déploie telle une pieuvre aux 608 pages tentacules. Dans ses déplacements abrupts, inattendus, la pieuvre opère selon une construction narrative originale. Des adresses au lecteur d'un auteur omniprésent pervers, ambigu, provocateur, à la figure de style de la prosopopée, ici le texte, aux références historiques relatives à l'holocauste, la Seconde guerre mondiale, à la triangulaire amoureuse Agnès-Omar-Arnor, à l'histoire récente de l'Islande et de la Lituanie, le prodigieux Eirikur Örn Norddahl désoriente le lecteur. Pour lui faire emprunter un chemin sinueux, troublant et troublé, déconcertant et miné, insupportable parfois conduisant vers le fascisme et ses avatars contemporains. Rappeler l'histoire, c'est retrouver la colère, la passion, l'élan du désir et indomptable confronté à la brutalité d'un monde cruel et se brancher sur l'énergie vive de la



Eirikur Örn Norddahl. (PHOTO PHILIPPE MATSAS)

jeunesse dans l'éclosion de sa pleine immaturité. Agnès Lukauskaitė rencontre Omar Arnarson au lendemain de son anniversaire, un dimanche matin glacial à Reykjavik. Issue d'une famille d'origine lituanienne, Agnès a repris des études en histoire et son mémoire de master porte sur le populisme de droite dans le monde politique islandais. Accusé de viol durant son adolescence, Omar vivote de petits boulots en expédients. Telle une caméra, l'écriture balaye l'histoire d'amour de larges plans pour ensuite incruster des inserts, autant de focales qui surimpriment des temporalités. De strates en stigmates, l'écriture excave au prisme de l'intime les racines du mal. Happé par cette spirale d'idéologies meurtrières, le lecteur enjam-



Illska
Eirikur Örn Norddahl,
éditions
Métailié
608 pages,
24€

be les corps de victimes massacrées par des communistes, des nazis, des Lituaniens... Comment ne pas penser aux récentes attaques terroristes de Daech ? Malgré son idéologie, Agnès aime aussi Amorn le néonazi, alors que son arrière-grand-père lituanien acquis aux idées nazies a tué l'arrière-grand-père juif. D'ailleurs qui est le père de son enfant, Omar ou Amorn ? Trahi par Agnès, Omar mettra le feu à leur maison des faubourgs de Reykjavik. Un incendie qui en rappelle d'autres. La quête des origines du mal est abyssale, hallucinante ce dont témoigne l'écriture même dans son tressage ample, complexe de niveaux de narrations, de lieux, d'époques, de matériaux. Si Eirikur Örn Norddahl fait une (trop) brillante démonstration de sa maîtrise, il met en revanche en garde contre la propagation rapide d'idéologies mortifères, surgies dans la plaie de nos peurs. ■

VENERANDA PALADINO

► Rencontre le 24 novembre à 17h, à la librairie Kléber.

zoom

MULHOUSE
Mala vida

SPÉCIALISTE de l'Espagne et de l'Amérique latine, le journaliste Marc Fernandez a longtemps couvert leur actualité pour *Courrier International*. Passionné de polars, il a cofondé et dirige la revue *Alibi*, consacrée à ce genre. Le premier roman noir qu'il publie aux éditions Prélude réunit ses deux inclinaisons. *Mala vida* fouille le passé franquiste au détour de faits divers qui ensanglantent l'Espagne d'aujourd'hui. Au lendemain de la victoire électorale de la droite, une série de meurtres endeuillent le pays en pleine crise économique. Diego Martín, journaliste radio spécialisé en affaires criminelles, mène l'enquête ignorant que cela va le mener bien plus loin qu'un simple fait divers. *Mala vida* investigate un scandale national qui perdure depuis des années, celui dit des « bébés volés » de la dictature franquiste. ■

VEP.

► Rencontre le 24 novembre de 18h45 à 20h, à la librairie Bisey. 03 89 46 58 14.



STRASBOURG

Console de je de Michaël Fœssel



Michael Fœssel. (PHOTO
EMMANUEL MARCHADOUR)

Après la fin du monde, (2012), le philosophe Michaël Fœssel publie le très remarqué *Temps de la consolation* (éd. Seuil).

ALORS QUE la philosophie moderne a abandonné le projet de consoler l'homme, Michaël Fœssel réhabilite dans un ouvrage stimulant le concept et interroge notre rapport à la perte, à la souffrance.

Dans *Le Temps de la consolation* (288 p., 21 €), le philosophe réfléchit la consolation de manière positive en écartant la mélancolie, le discours nihiliste. L'expression révélatrice « consoler son café », en y rajoutant de l'alcool dit de façon imagée le déplacement de pensée qu'opère Michaël Fœssel. Il s'agit comme pour le café d'adoucir son amertume en y apportant l'espoir d'une ivresse. Autrement dit, réorienter par des mots, des gestes le regard de l'autre. La consolation indique le philosophe, requiert beaucoup de tact, d'art afin de ne pas blesser l'autre. Qui de l'inconsolé à l'inconsolable oppose une résistance

différente.

Dans les intermèdes de son livre, Michaël Fœssel examine quelques figures inconsolables de la littérature – Antigone, Électre ou Niobé. Pour de telles femmes, superbes et orgueilleuses, la consolation relève de la trahison, de l'oubli. Aussi figées dans une position qui se ferme à toute expérience, au temps et à l'avenir, se referme sur elles, le tragique. En revanche pour l'inconsolé, si la perte demeure indépassable, elle ne nie pas la vie et ses promesses d'avenir.

Reconnaître la perte, c'est pouvoir inventer autre chose, avance Michaël Fœssel. Car *Le Temps de la consolation* ouvre la question de la communauté et de la solidarité. Une consolation quelle qu'elle soit s'ouvre à la parole d'autrui, impose de sortir de la contemplation.

Ne disposant plus de certitudes sur Dieu, sur les idéologies émancipatrices, menacé par le management néolibéral et la mélancolie réactionnaire, comment se consoler de la violence du monde ? Et trouver des objets consolants, « transitionnels » comme l'évoque la psychanalyse. Pour le philosophe, « l'art console parce qu'il amène du sens, une sensualité même au lieu de la perte ».

La parole consolatrice est poétique, affirme encore l'enseignant à l'École polytechnique, car dans ses mots et gestes, elle initie le déplacement du regard. Lire *Le Temps de la consolation*, c'est partager une démarche autant critique que libératrice.

VEP.

► Rencontre avec Michael Fœssel ce 21 novembre à 17 h 30, à la librairie Kléber.



AGENDA

COLMAR

26^e Salon du livre

► 21, 22 NOVEMBRE. A suivre..., « c'est la saga, le feuilleton, la série, le roman populaire dans ce que ce terme a de plus noble. C'est, en fait, le souffle même du roman », indique Patrick Raynal, auteur, éditeur, traducteur et conseiller littéraire du Salon du livre de Colmar depuis 2010. La 26^e édition du Salon du livre de Colmar réunit des grands noms de la littérature, l'exposition de Serge Bloch, *Hoplâ*, des ateliers, des jeux... De 9h à 19h, le 22/11 à 18h. Entrée libre, au Parc des expositions. salon-du-livre-colmar.com



Hommage est rendu, à Assia Djebar (DR)

STRASBOURG

Alain Finkelkraut

► 21/11. Il vient de vivre les 30 ans de *Répliques*, l'émission qu'il produit et anime sur France Culture. Vilipendé, bête médiatique, Alain Finkelkraut questionne l'échec des politiques d'intégration et les dérives intégristes, le désastre dans lequel se retrouve notre système d'éducation... On ne saurait lui opposer le seul terme de réactionnaire en guise de débats. À 15h30, à l'Aubette. Par la librairie Kléber.

Philippe Geluck

► 21/11. Le dessinateur, comédien se met en scène, dénonce les intégrismes et raconte comment le chat a fait des petits. À 17h30, à l'Aubette.

Éric Golay

► 25/11. C'est dans la ville de Calvin qu'il tisse des intrigues policières inédites. Éric Golay revisite les quartiers de sa ville natale

au prisme de thrillers palpitants, publiés par Slatkine. À 19h, à la librairie des Bateliers.

Assia Djebar

► 27/11. En partenariat avec la revue *Algérie Littérature*, le

9^e festival Strasbourg-Méditerranée rend hommage à la romancière, cinéaste et académicienne Assia Djebar disparue en février dernier. Qui avait noué avec la capitale alsacienne des liens privilégiés et mis en scène dans *Les nuits de Strasbourg* (éd. Actes sud, 2003). Figure essentielle entre les deux rives de la Méditerranée, Assia Djebar romancière exigeante, engagée laisse en héritage une œuvre fécondée par l'histoire, la fiction, la poésie et qui restitue la force de la parole des femmes. À 17h, à la librairie Kléber.